

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



Aimée (1883 / 1920) & Émile (1880 / 1955)  
mes grands-parents maternels



*Par Michel Lautru*

Je n'ai pas connu ma grand-mère maternelle décédée en 1920 alors qu'elle passait devant l'église de Saint-Mars-sous-Ballon. Mon grand-père conduisait la charrette. Les enfants chantaient et tout à coup, ce fut le grand silence. La vie continua, plus dure encore qu'avant, surtout pour ma mère Marie-Louise âgée seulement de 10 ans et pour sa sœur Aimée née en 1916. Les six autres frères et sœurs, déjà casés dans la vie active, travaillaient dans les fermes voisines pour seulement une bouchée de pain.

Mon grand-père Émile décida de garder Marie-Louise à la maison, de l'enfermer au besoin à double tour, pour en faire d'abord sa bonne à tout faire puis son bâton de vieillesse. La petite fille laissa passer quelques années, quelquefois séquestrée dans le fournil, mais il ne put malgré tout empêcher ses ailes de pousser. Elle eut donc un premier enfant en 1932 et un second en 1935. À l'époque, les filles-mères subissaient souvent l'avortement dans les étables, mais mon grand-père ne poussa pas les choses jusque là. Comme la petite chèvre de Monsieur Seguin, ma mère voulut se libérer de ses chaînes. Par deux fois, ce fut sans succès. Mon grand-père ne changea pas d'avis pour autant : dans sa tête, il y avait désormais trois verrous plus solides que jamais.

Les choses durèrent ainsi jusqu'en 1943. Là, un veuf se présenta chez Émile, se planta devant lui et lui dit :

– J'ai besoin de la Marie ! Je l'emmène ! J'emmène aussi les gamins !

On croit qu'on ne trouve ce genre d'affirmation que dans les romans. Mais non ! On était en janvier. Les routes empierrées étaient particulièrement boueuses. Les quatre silhouettes firent la route à pied et Émile, décontenancé, fut sans réaction devant l'énormité de l'événement. La brouille avec sa fille, comme dans les contes, dura sept ans.

Émile revint la voir en 1950. Il venait aussi rencontrer ses deux petits-enfants, mais aussi les cinq enfants de Jules, mon père... Oui, car cinq plus deux font sept et moi, né en 1949, qu'il venait voir pour la première fois.

Jusqu'à sa mort, en 1955, il ne quitta plus la maison. Mon père avait le pouvoir sur lui et ma mère avait le pouvoir sur mon père. Les choses étaient donc bien en ordre et Émile se contenta de vivre une fin de vie apaisée.

C'est à lui que je dois la découverte du monde. Au lieu de poser des cadenas, il m'ouvrit les yeux sur la vie du village. Il avait ses entrées partout : chez le tailleur, le bourelrier, le cordonnier, le maréchal-ferrant, le charron et tant d'autres endroits. Tous ces métiers ont disparu très vite au cours des années 50, mais mon grand-père a su me faire découvrir ce monde-là. Il savait où trouver des talus avec des fraises des bois, des pruniers sauvages, les meilleures haies avec des mûres. J'ai encore aujourd'hui, dans ma tête, la carte de tous les petits chemins de mon enfance.

Dans ma mémoire, j'ai aussi gardé, grâce à lui, des odeurs de ficelle, de tilleul, de mirabelle, de cuir, de crottin et mille autres choses encore.

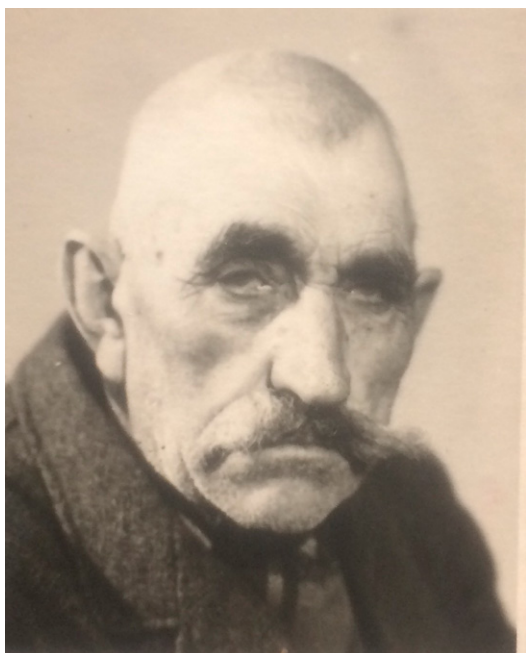
C'est lui qui m'apprit à jouer à la manille, me donnant un coup de casquette quand j'étais mauvais joueur. Impossible de jouer sur la table, bien trop grande pour moi. Nous nous installions devant la cuisinière. On ouvrait la porte et la lumière des braises était suffisante pour éclairer les cartes qu'on disposait sur un tabouret. C'était notre moment d'intimité, avant le repas du soir, juste après la traite des vaches par ma mère.

Je l'ai vu tresser des paniers et travailler le chanvre pour faire de la corde. Je me vois encore descendre la cour de la ferme, ma petite main dans la sienne, immense et aimante.

Je suis le seul de la famille à avoir bénéficié de tous les côtés positifs de sa personne, sans jamais avoir à subir le moindre désagrément.

Dans les derniers jours de sa vie, dans cet entre-deux semi comateux, il me cherchait partout. Voyant bouger le balancier de l'horloge, il pensait que c'était moi qui gesticulais et qui l'appelais.

Là où il est, je suis sûr que je suis toujours avec lui.



Mon grand père me tient par la main...

## Le voisin

### Le voisin de Henri et de Pierrette

J'avais presque 15 ans quand j'ai percé le mystère. Je me trouvais parmi les invités d'un mariage et nos voisins étaient là. Les voisins avaient tous les deux dépassé les 80 ans. Henri et Pierrette étaient connus pour leur fréquentation assidue au club des anciens de la commune, pour être aussi de bons joueurs de belote et pour avoir un potager impeccable. Tous deux étaient de ceux qu'on qualifie de gens sans histoires, des bons voisins en somme.

C'est avec tout ça en tête que je suis allé les saluer. En ces jours de fêtes, on dit des choses qu'on n'aurait pas osé dire au quotidien. Je ne sais pas pourquoi j'ai prononcé cette phrase :

– Ce qui m'impressionne en vous, c'est que vous avez l'âge de mon grand-père que j'ai à peine connu.

– Qu'est-ce que tu sais de ton grand-père, mon gars ? me dit alors Henri.

– Presque rien. Je l'ai connu dans ma petite enfance, mais nous n'avons jamais eu de vraies conversations.

– C'est peut-être mieux ainsi, me dit bizarrement Henri.

– Pourquoi dites-vous ça ?

– Pour rien. C'est pas le jour.

– Il y aura un jour alors pour parler de mon grand-père ?

– Si tu veux, mais aujourd'hui, je te le répète, c'est pas le jour.

On prit rendez-vous le samedi suivant. Henri m'invita à faire un tour de jardin comme si j'avais été de son âge.

– Depuis quelques années, j'ai beaucoup de mal avec les poireaux. En quelques jours, ils sont bouffés de l'intérieur et la récolte est foutue. C'est pareil avec les tomates. En une semaine, le cul de la tomate vire au noir et c'est immangeable.

– Et mon grand-père ? Vous l'avez connu ?

– Oui ! Nous étions presque voisins. Tu vois où se trouve le Bois Demoiselle ?

– Oui !

– À l'époque, il y avait une dizaine de familles dans le hameau. Tes grands-parents habitaient dans la ferme, tout en bas.

– À l'époque ... Vous voulez parler de quelle époque ?

– De la dernière guerre. Je voulais te dire que ton grand-père était, pour moi, un brave bonhomme... Enfin oui ! C'est sûr ! Jusqu'à ce jour de 1943 où tout a basculé quand lui et un ami ont été informés que le réseau de résistance local attendait de l'argent. Je ne sais pas comment l'information est arrivée jusqu'à eux, mais probablement que les renseignements étaient assez précis.

– Mais, mon grand-père ne m'a jamais parlé de réseau de résistance...

– C'est évident ! Mais laisse-moi continuer... Au Bois Demoiselle, à la tombée de la nuit, on a vu un avion survoler la campagne. On a vu aussi un parachute. Ton grand-père et son copain ont pris leurs vélos, leurs armes et sont allés au point de chute.

– Et alors ?

– Alors... Ils sont arrivés les premiers et se sont trouvés nez à nez avec un soldat américain. Pour une poignée de billets, ils l'ont tué. Le corps a été amené tout en haut du village, juste à la ferme qui se trouve au carrefour avant de descendre ici. C'était pas beau à voir, d'après ce que j'ai su et il a fallu que tout le monde s'y mette pour nettoyer toutes les traces de sang.

- Cela veut dire qu’il y a plus de deux personnes qui ont participé à cette chose...  
Oui, cette chose ! Cet assassinat ! Ce crime de guerre ! Oui, crime de guerre, ce serait plus juste à dire...
- Et qu’est-ce qu’ils ont fait du corps ?  
– Ils l’ont enterré pas loin d’ici. Je te montrerai exactement l’endroit. Tout a été fait dans la nuit. Le corps a été recouvert de chaux agricole pour que le temps agisse plus rapidement.  
– Je voudrais voir ces endroits, faire même des photos si vous avez en tête vraiment des endroits précis.  
– Oui, si tu veux ! On verra ça au printemps.

Je suis revenu voir Henri. Je l’ai invité à faire le tour promis. On venait juste de passer le 1<sup>er</sup> mai. Henri me dit alors qu’il ne souvenait plus précisément... Impossible de le faire sortir de son mutisme. Je suppose que Pierrette lui avait dit de se taire, que tout cela risquait de l’emmener trop loin.

À ce jour, je n’ai pas d’informations précises sur le mouvement de résistance dans la région. À mon âge, on serait sans doute étonné que je recherche précisément des choses de cette époque. Je sais seulement que non loin de là, vivait un personnage trouble travaillant à la préfecture sous occupation allemande. J’ai cru comprendre qu’il n’était peut-être pas étranger à ce silence étourdissant.

Aujourd’hui, à qui dire les choses ? Comment en savoir plus ? Henri vient de mourir. Il reste une vieille femme dans cette même commune qui habitait déjà là à l’époque, à un kilomètre du Bois Demoiselle et à 700 m du lieu où ce soldat est enterré. C’est évident qu’elle aussi restera muette. Elle restera muette aussi, car son plus proche voisin, à l’époque des faits, était cet employé de préfecture. Que voulez-vous que je fasse de cette histoire ? Je suis en révolte. J’ai envie de vomir. Quotidiennement je passe devant ces endroits. Plus rien n’est pareil. Ma commune est devenue un cauchemar. J’irais bien dénoncer ou porter plainte, mais porte-t-on plainte contre la nuit, contre le ciel maussade, contre les mauvais rêves ? Aujourd’hui, les oiseaux continuent de chanter dans les arbres. À l’heure où j’écris ces lignes, l’hiver est encore loin, mais le froid me gagne de l’intérieur. Je n’ai plus quinze ans. Je sais que toute ma vie sera faite de ce secret.

Michel Lautru

